

Sganarelle : clé de la compréhension de son auteur-acteur Molière et de l'ère classique



Séverin N'GAKOSSO
Université Marien Ngouabi,
République du Congo-Brazzaville
severinngakosso791@gmail.com
<https://orcid.org/0009-0003-2622-650X>

Reçu : 04 /11/2025

Accepté : 22 /12/2025

Publié : 10/12/2016

Financement : L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.

Conflit d'intérêts : L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts

Résumé Au sein des comédies moliéresques, c'est dans *Le Médecin Volant* que l'on relève pour la première fois le nom de Sganarelle. Sa carrière prend fin avec *Le Médecin malgré lui*. Tout compte fait, ce personnage apparaît dans sept pièces de cet auteur. Il est souvent dit de Molière que c'est un dramaturge dont l'œuvre incarne et lui-même et sa société. Ses conceptions morales, intellectuelles, religieuses, politiques et ses idées sur les autres questions de l'existence sont compilées dans presque tout son répertoire théâtral : ce qui permet de comprendre sa personnalité. Pour ce faire, Molière prend comme guide Sganarelle. En d'autres termes, ce dernier est une clé pour mieux le comprendre ainsi que certaines pratiques du XVII^{ème} siècle ou de l'époque classique : c'est ce que cet article va s'atteler à clarifier.

Mots-clés : Sganarelle, Molière, clé, comédie, classique

Sganarelle: key to understanding its author-actor Molière and the classical era

Abstract: Within Molière's comedies, the name Sganarelle first appears in *The Flying Doctor*. His career ends with *The Doctor in Spite of Himself*. All told, this character appears in seven of the author's plays. Molière is often described as a playwright whose work embodies both himself and his society. His moral, intellectual, religious, and political views, as well as his ideas on other aspects of life, are compiled in almost his entire theatrical repertoire, allowing us to understand his personality. To this end, Molière uses Sganarelle as a guide. In other words, Sganarelle is a key to better understanding him and certain practices of the 17th century, or the Classical period: this is what this article will attempt to clarify.

Keywords : Sganarelle, Molière, key, comedy, classic

Introduction

Parmi les protagonistes les plus connus de la dramaturgie moliéresque, Sganarelle occupe une place de choix. Molière a fait de lui son personnage de prédilection. A en croire un sociétaire de la comédie française : « Après quelques échecs, Molière créa, pour la joie de son public et le plaisir de tous les temps, le personnage de Sganarelle, personnage immortel, qui incarna sa verve d'auteur-acteur et sa pénétration psychologique » (G. Chamarat, 1970, p. 36). C'est pour ainsi dire que Sganarelle est pour Molière et son théâtre ce qu'est une bouée de sauvetage pour un naufragé. Dans une pièce, tout repose sur lui ; il en est le moteur et le centre. Sans lui, le public se lasse et le parterre se vide ; le rire et l'humour disparaissent. Grâce à son savoir-faire, le théâtre de Molière est resté sans commune mesure avec celui de ses prédécesseurs, de ses contemporains et de ses successeurs immédiats, puis est devenu à l'échelle mondiale une sorte de chef-d'œuvre d'esprit, de suc et de gaieté. Aussi avons-nous jugé opportun d'examiner minutieusement la particularité de ce personnage moliéresque.

Entreprendre pareille étude revient à répondre à la double question suivante : quand Sganarelle apparaît dans les œuvres de Molière, pourquoi sommes-nous d'avis que ce personnage est à la fois l'image du comédien lui-même puis celle de son siècle ? Dans cet article, qui ne consiste aucunement en une analyse des œuvres de cet écrivain, il y aura deux axes majeurs : le premier prélèvera les épisodes de la vie scénique de Sganarelle qui correspondent peu ou prou à ceux de l'existence de son auteur-acteur Molière ; tandis que le second relèvera que certaines déclarations de ce personnage révèlent des pratiques propres à l'époque classique. Afin de mener à bien cette analyse, nous nous fonderons sur la sociocritique qui soutient que les œuvres d'un écrivain quel qu'il soit sont toujours en conformité avec ce dernier étant donné leur « teneur sociale » (C. Duchet, 1979, p. 3). Vu sous cet angle, les approches méthodologiques proches de la sociocritique ci-après feront que cet article gagne en constance et en interprétations appréciables : la socio historique – laquelle a pour but d'établir, à partir des témoignages, les faits humains passés ; la sociopoétique – qui vise particulièrement à saisir comment la représentation sociale participe de la création littéraire mieux la manière avec laquelle les images sociétales apparaissent comme des postulats narratifs utiles à la poétique du texte.

1. Présentation de Sganarelle

Le comédien français Molière, de son nom de naissance Jean-Baptiste Poquelin (1622-1673) a pour personnage phare Sganarelle. Ce dernier apparaît dans sept de ses comédies : *Le*

Médecin Volant (18 avril 1659), *Sganarelle ou Le Cocu imaginaire* (28 mai 1660), *L'Ecole des Maris* (24 juin 1661), *Le Mariage forcé* (29 janvier 1664), *Dom Juan ou Le Festin de Pierre* (15 février 1665), *L'Amour médecin* (22 septembre 1665), *Le Médecin malgré lui* (6 août 1666): ces pièces constitueront également le corpus de notre étude.

Molière a emprunté le personnage de Sganarelle à la "Commedia dell'arte", comédie italienne qu'il avait pu voir jouer au théâtre du Petit-Bourbon. Il convient de noter toutefois que, contrairement à la tradition de la "Commedia dell'arte" qui jouait Sganarelle toujours masqué, Molière le jouait à visage découvert. C'est ainsi que dans l'édition de 1666 des œuvres de Molière, sur le frontispice où sont imprimés les traits de Molière par son ami graveur François Chauveau dans *Mascarille* et dans *Sganarelle*, son visage est nettement ombré dans le premier et très clair dans le second.

Si l'on s'en tient à son étymon italien, Sganarelle revêt trois sens. Ce nom signifie « le détrompé », « le désabusé », ou encore « l'ivrogne » (U. Salati, 1966, p. 851). A l'instar d'un réel être humain, ce personnage a à la fois des travers et des vertus. Il s'agit entre autres d'une part de : la fourberie, la poltronnerie, la tyrannie, la naïveté, la suspicion, la jalousie incommode. D'autre part, il est humble, honnête, jovial, miséricordieux et optimiste. Pour le peindre, un critique avoue :

J'ai eu le bonheur de jouer plus de 200 fois Sganarelle, et je l'ai toujours fait avec une joie et une satisfaction infinies. En effet, excepté ces quelques défauts attribués de bon gré par son auteur-acteur Molière, je ne connais pas de personnage plus humain, avec une humanité rabelaisienne. Sganarelle est un homme qui aime vivre. Il est très sympathique, follement sympathique, d'une morale logique. C'est un monsieur toujours et souvent gai, jovial, humble, d'une franchise non hypocrite. (R. Manuel, 1964, p. 13)

Dans chacune des sept pièces théâtrales de Molière où il joue, Sganarelle incarne différents rôles sociaux. Vu sous cet angle, il est valet et pseudo-médecin dans *Le Médecin Volant* ; mari dans *Sganarelle ou Le Cocu imaginaire*, tuteur dans *L'Ecole des Maris*. Au sein du *Mariage forcé*, il est fiancé ; valet dans *Dom Juan ou Le Festin de Pierre* ; père dans *L'Amour médecin* ; médecin et fagotier dans *Le Médecin malgré lui*. Par ailleurs, proportionnellement au thème de notre réflexion, nous allons maintenant illustrer que « le Sganarelle de Molière, dans toutes ses variétés de valet, de mari, de père de Lucinde, de tuteur, de fagotier, de médecin, est un personnage qui appartient en propre au poète ». En clair, nous allons passer à l'ossature même de notre sujet consistant à montrer que Sganarelle est la clé qui permet de mieux comprendre la vie de Molière ainsi que d'innombrables us et coutumes de l'ère classique.

2. Sganarelle : incarnation de Molière

Les sept comédies dans lesquelles apparaît Sganarelle authentifient qu'il incarne son auteur-acteur. Tout bien considéré, pour mieux comprendre et connaître Molière, il faut au préalable étudier le personnage de Sganarelle. Ses diverses apparitions sont comme un miroir que le comédien projette sur sa propre vie. Le grand dramaturge classique a commencé sa carrière en imitant progressivement quelques grands farceurs italiens. Il tenait d'eux la souplesse, l'agilité et l'esprit d'invention; quoique par la suite ses vrais maîtres fussent Arlequin, de qui il emprunta la virtuosité oratoire, et Scaramouche qui lui fit comprendre l'importance que pouvaient avoir dans le jeu dramatique les expressions du visage et les gestes. C'est pour cela probablement que son personnage de marque, Sganarelle, est d'origine italienne. En effet, comme déjà admis, c'est de "la commedia dell'arte" que Molière avait pu voir jouer au théâtre du Petit-Bourbon, qu'il a emprunté le protagoniste de Sganarelle.

Sganarelle est le reflet de celui qui l'a façonné d'une autre façon encore. Au sein de certaines comédies, il est victime de tant de maux : éternel souffre-douleur de "Dom Juan" dans le chef-d'œuvre éponyme, persécuté comme un rejeton de la vermine par Alcidas du *Mariage forcé*, battu puis torturé à maintes reprises par Lucas ainsi que Valère dans *Le Médecin malgré lui*; victime de la coquetterie de Lisette et Isabelle dans *L'Ecole des maris* puis de Clitandre et Lucinde dans *L'Amour médecin*.

Comme si cela ne suffisait pas, il perd précocement son épouse de *L'Amour médecin*. Sa vie conjugale ne fut qu'une liste ininterrompue d'embûches : sa conjointe de *Sganarelle ou Le Cocu imaginaire* ne l'a pas rendu heureux ; Martine du *Médecin malgré lui* autant; Dorimène, celle du *Mariage forcé* non plus. Aussi a-t-il quelquefois sombré dans la solitude sans connaître le vrai bonheur marital et social.

Presque dans le même ordre d'idées, et surtout en parfait accord avec la sociocritique, un fidèle lecteur de Molière n'est pas surpris en voyant à travers ces épisodes de la vie de Sganarelle un résumé chronologique de l'existence du dramaturge lui-même. De fait, de 1662 à 1673, dans les onze années qui ont précédé sa mort, Molière a connu une sombre période qui ne fut qu'une suite de tristesses et de misères: amour déçu avec Armande Béjart, affection trahie avec Baron, réputation attaquée, accusation d'inceste, affronts publics infligés par plusieurs grands seigneurs, menaces continuelles de prison, d'infamie, et même de bûcher (R. Bray, 1954, p. 77-80), mort de son premier puis de son troisième enfant (Louis ; Pierre-Jean-Baptiste-Armand), maladie épuisante (qui devait être une phtisie, sorte de tuberculose pulmonaire), obligation de

quitter son domicile trop bruyant pour travailler à Auteuil dans l'isolement, sans presque pouvoir manger (P. Dux, 1964, p. 44, 46, 47).

Cette longue période de malheurs fut traversée seulement par quelques éclairs de bonheurs : deux ou trois marques d'estimes données ostensiblement par le Roi, et quelques succès dont un seul, en 1669, le plus longtemps attendu mais le plus grand, *Tartuffe ou l'imposteur* (première représentation le 5 février 1669). Cette comédie fut un triomphe qui le récompensa de son courage comme Sganarelle qui, après maintes apparitions sans grande gaieté, ne retrouve la véritable satisfaction que lors de sa dernière sortie quand il s'est vu confier aimablement Lucinde par Géronte, le père de celle-ci : « Monsieur [Sganarelle], votre vertu m'est tout à fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 3, scène 2, vers 11-13)

Par ailleurs, l'une des facettes de la sociocritique est qu'elle soutient que dans la création artistique, le héros, mieux le protagoniste, n'est pas le seul concerné. L'œuvre est l'expression d'une conscience collective dont l'artiste participe avec plus d'intensité que tous. Cette recherche consiste donc à élucider les liens qui unissent créateurs et sociétés, personnages puis auteurs. Dans cette optique, par le biais de Sganarelle, Molière donne à vrai dire son point de vue sur plusieurs sujets de la vie. Pour lui par exemple, la nature humaine est bonne. Il croit à la liberté et à la vertu de l'homme. Il croit davantage aux forces vives de l'amour qu'il a traduites si heureusement dans tant de couples d'amoureux, sincères, passionnés, appelés au bonheur terrestre. En somme, quand Sganarelle prône la liberté, il ne fait que traduire la conception de Molière à ce propos : « Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur ; on gagne les esprits par beaucoup de douceur » (*L'École des maris*, Acte 2, scène 5, vers 948, 949). Telle est aussi la vision moliéresque de la liberté.

Sganarelle est également une incarnation ou une clé permettant de bien comprendre Molière d'une autre façon. Pour le comédien classique, l'homme est naturellement bon. Dès lors, la société dont il est une des composantes, ne peut qu'être bonne également. Outre cela, l'être humain doit faire son bonheur sur la terre et non sur "un ailleurs lointain" comme le ciel. Un vrai homme est celui qui sait concilier la mesure et l'équilibre, l'action et le temps. Il se doit d'éviter d'être en retard par rapport aux nouvelles et nobles conventions sociétales. Pour tout dire, il se doit de respecter la notion du juste milieu en s'accommodant à la modernité, aux progrès (J. Guicharnaud, 1963, p. 188). Cette perspective a toujours imprégné tout l'idéal classique de Molière. C'est ce qui fait que dans *Le Médecin malgré lui*, Sganarelle abandonne

son vieux vêtement de paysan pour prendre celui plus moderne de médecin. Le souci d'être conforme au temps oblige le personnage à jeter "sa fraise", démodée depuis quinze ans (acte 1, scène 4, vers 78-80 ; acte 1, scène, vers 153-157).

Cette conception morale est toute faite de sagesse, de modération, car elle rejette tous les excès, même ceux de la vertu, pour ne pas déséquilibrer un milieu social favorable. C'est tout à fait une morale optimiste propice à l'épanouissement de la personnalité humaine du fait que les vrais hommes sont ceux qui croient au progrès, qui ont une grande foi en l'avenir. Toujours par le truchement de Sganarelle, il est perceptible que selon la vision moliéresque des choses, les individus qui troublent la bonne marche de la communauté doivent subir l'ostracisme. Cette optique douloureuse et rigoureuse peut les faire sortir de l'obscurantisme.

Pour Molière par conséquent, il faut encore éliminer les individus nuisibles parce qu'ils risquent de gangrener l'esprit des spectateurs qui sont doués de bon sens. Puisque Molière accordait une grande importance au jugement du parterre, c'est sans doute dans ce souci qu'il élimine quelquefois Sganarelle en permettant qu'il soit leurré quand il s'obstine à avoir un comportement vieux jeu comme dans *L'École des maris* puis dans *L'Amour médecin*. Dans la première pièce, le comédien fait comme condamner les extravagances de son héros en lui faisant avaler ces propos (acte 3, sc. 5, vers 949, 950 ; sc. 9, vers 1101, 1102) :

Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur; on gagne les esprits par beaucoup de douceur. (...)

Non, je ne puis sortir de mon étonnement

Cette déloyauté confond mon jugement.

Lors de telles grincements de dents, Sganarelle reconnaît être déloyal, car par rapport aux goûts du temps, ses actions se révèlent vraiment surannées. Dans la seconde comédie précitée, notamment *L'Amour médecin*, Molière juge sévèrement ce personnage têtu en lui donnant des remords de conscience ou des grincements de dents (dernière scène). Cet épisode souligne l'animosité qu'avait Molière pour la naïveté et la procrastination : « Comment ! le mariage ? (...) Comment ! diable ! laissez-moi aller, laissez-moi aller (...) peste des gens ! »

Qui plus est, il semble probable qu'en ce XVII^{ème} siècle dominé par le classicisme, l'évidence et la philosophie, Molière ne s'intéressait pas grandement à l'activité philosophique. Il trouvait tant de philosophes d'alors bavards puis arrogants. Sur ce notamment, il utilise de nouveau Sganarelle pour faire comprendre et valoir son point de vue. De ce pas, à Dom Juan qui se passait pour sage, Sganarelle (Molière par extension) fait cette correction : « Il faut avouer

(...) Monsieur [que] je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci (...) mais avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres. » (Acte 3, sc. 1)

Molière laisse transparaître encore son dédain de la philosophie dans *Le Mariage forcé*. L'illustration y relative se résume à travers les conversations de Sganarelle avec deux philosophes : d'une part, le philosophe aristotélien Pancrace ; d'autre part, le philosophe pyrrhonien Marphurius. Au premier en effet, Sganarelle reproche le vain bavardage : « Quel diable de babillard ! (...) On me l'avait bien dit, que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aie trouvé l'autre [Marphurius]. » (Scène 4)

Au second, le héros moliéresque donne des coups de bâton parce qu'insatisfait par ses réponses pleines d'amphigouris et de galimatias (scène 5) :

(...) Chien de philosophe enragé. (Il donne des coups de bâton à Marphurius)
Comment ! on ne saurait tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude [qui me préoccupe présentement ?] Jamais homme ne fut plus embarrassé que je [le] suis.

L'incertitude de Sganarelle face aux réponses du second et dernier philosophe certifie peut-être que Molière lui-même était insatisfait ou incertain devant les réponses confuses des philosophes de son temps. Sa position intellectuelle apparaît donc comme celle d'un humaniste éclairé, qui n'ignore rien des enseignements du passé. Au demeurant, il est opposé de toutes ses forces à la bassesse d'esprit ainsi qu'à l'immoralité sexuelle, garde son regard lucide sur l'avenir, sur un avenir dont il a foi et qu'il croit sincèrement devoir être meilleur que le passé. Pour appuyer ce point de vue, il admet via Sganarelle de *L'Ecole des maris* : « J'y renonce à jamais, à ce sexe trompeur; et je le donne tout au diable de bon cœur. » (Acte 3, scène 9, vers 1109, 1110)

C'est sans doute une façon plaisante pour l'auteur-acteur lui-même de montrer que le passé est passé et de surcroît l'homme doit mettre sa foi en l'avenir. Il doit aussi probablement éviter de se cramponner inutilement aux traditions désuètes. En d'autres termes, il doit s'adonner simplement à l'usage du temps, du présent et penser aux multiples perspectives de la vie saine. Donc, par la méditation de Sganarelle, Molière montre qu'il se soumet humblement au bon sens général, à la vertu puis à la modernité.

Une autre chose importante qui n'est pas convenable de passer sous silence est de savoir si Molière était chrétien ou non. Cet aspect de sa vie reste difficile et délicat à découvrir. Toutefois, par le truchement tant de la socio histoire que de la sociopoétique, nous avons des

renseignements que ces principaux amis Chapelle, Bernier, Mignard ou La Mothe Le Vayer entre autres, appartenaient au milieu "libertin". Même si Molière les fréquentait, il n'était pas nécessairement un penseur antireligieux ou foncièrement athée. Il était probablement croyant voire chrétien. C'est ce qui semble se justifier par ces propos assez fougueux de Sganarelle dans *Dom Juan*, défendant la théologie devant son maître cynique (acte 3, scène 1, paragraphe 1) :

[Monsieur Dom Juan], (...) je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut ? (...) Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul ?

Observation saillante, en ce XVII^{ème} siècle tout classique, croire au diable et à l'enfer, tout comme à Dieu et au paradis, est une obligation pour tout chrétien. Le diable bénéficie de la garantie du credo : est athée qui ne croit pas au diable. C'est d'ailleurs ce qui ressort clairement lors de l'interrogatoire d'un contemporain de Molière, Théophile, le 27 mars 1624. A la question : « Croyez-vous au diable, à l'enfer (...) ? » Comme réponse, il admet : « Je suis chrétien, et c'est risée puis sottise de ne pas croire à tout cela » (G. Couton, 1980, p. 360).

Si cela est réellement le cas, il est tangible que Molière était chrétien. En fait, que le comédien ait été chrétien en particulier ou croyant en général, c'est ce que montre la pièce *Dom Juan*. Un peu comme Théophile qui est de la même époque que le comédien, Sganarelle qui est son pendant scénique croit tant à Dieu, au diable, à l'enfer, au loup-garou qu'au moine bourru. Etant donné qu'il est le personnage de prédilection de son auteur-acteur, il va aussi de soi que Molière croyait sincèrement à "tout cela". Conséquemment à cela, pour Molière comme pour Sganarelle, « il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru » (*Dom Juan*, acte 3, scène 1). Ces déclarations témoignent notoirement que Molière s'appuie sur Sganarelle pour manifester nettement sa position religieuse.

Bien avant cela, Sganarelle avait condamné les libertins pour ne privilégier que sa croyance en Dieu. A lire ces propos, il paraît que c'est Molière lui-même qui se trouve en controverse avec ses amis libertins – Chapelle, Bernier, etc. (*Dom Juan*, acte 1, scène 2) :

Dieu m'en garde ! (...) Il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi (...) Si j'avais un maître comme cela, je lui dirai fort nettement (...) que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort.

Précision importantissime, au sein de la même comédie *Dom Juan*, en précipitant dans la mort Dom Juan et en laissant Sganarelle en vie, Molière semble montrer que c'est contre les abus voire les excès de la religion tels que certains la pratiquaient ou voulaient l'imposer aux autres, qu'il lutte, pour le maintien d'une religion modérée, humaine, adaptée aux conventions mondaines et respectueuses de la liberté humaine. Là encore, on trouve son double souci de sauvegarder la valeur humaine et de maintenir la religion dans les limites sociales acceptables. C'est parce que le rigorisme et l'hypocrisie sont des éléments de déséquilibre de la société, d'étouffement et d'oppression de l'homme, qu'il les condamne. Ce faisant, il reste, sur un tel plan, comme sur les autres, fidèle à ses conceptions morales. Il entend laisser sa place légitime à la religion, mais refuse de lui consacrer totalement sa vie.

Que Sganarelle soit davantage une clé qui dessille les yeux de bon nombre de personnes avisées à comprendre la vie de Molière sous divers horizons, cela demeure vrai. Une autre évidence : toute production dramatique, même le plus grand chef-d'œuvre, porte en elle-même sa propre condamnation, puisque sa langue, le style de l'auteur fut-il sublime, restera celle d'une époque, et que l'évolution du langage la rendra peu à peu incompréhensible. Avant que la traduction ne s'impose, il y a généralement une marge énorme de plusieurs siècles où le texte ne cesse d'ailleurs de s'obscurcir. Nombreux sont les metteurs en scène qui se plongent dans le désespoir s'il leur est demandé de traduire les propos de certains personnages. Si nous prenons le cas de la dernière pièce où apparaît Sganarelle, *Le Médecin malgré lui*, les vers imbibés d'archaïsmes et de patois que font sortir Lucas et d'autres personnages restent bien compliqués à déchiffrer.

Or, quoique fagotier, valet et paysan dans cette dernière, Sganarelle n'a jamais pratiqué le patois ni une langue désuète comme les autres Sganarelle avant lui. Pourquoi cette différence ? La réponse tient à ceci que Molière a joué personnellement tous les sept Sganarelle. Ce qui semble montrer que par le moyen de ce personnage, le dramaturge veut plus confirmer son titre de maître absolu de la langue française. Rien d'étonnant pour cela, car en son temps, voire aujourd'hui, il est connu sous tous les cieux que "la langue française est la langue de Molière". En d'autres termes, en jouant sept fois le rôle de Sganarelle, Molière se veut être le "divin" du français, celui qui le maîtrise parfaitement. En effet, le nombre sept ne symbolise-t-il pas la perfection chez certains poètes ? (R. Garapon, 1974, p. 188)

Somme toute, Sganarelle reste un moyen pour mieux comprendre Molière, son auteur-acteur. Par-dessus tous, par les métamorphoses de ce même personnage, le comédien montre

sans ambages une voie pour mieux comprendre certaines pratiques propres à l'époque classique voire antéclassique.

3. Sganarelle : guide de compréhension de l'époque classique

Si l'une des caractéristiques de la sociocritique est l'analyse des textes dans leurs relations avec l'histoire, la politique, la société voire l'économie ; cette approche critique vaut également tout son pesant d'or dans le présent sous-ensemble. Il est fort connu que la comédie de Molière a pour but principal de « castigat ridendo mores », c'est-à-dire « corriger les mœurs en riant », pour que la société retrouve son équilibre et son bon fonctionnement (M. Bouquet et M. Maria, 1956, p. 18). Outre cette noble mission, celle-ci est comme un miroir, car elle apporte un témoignage poignant puis probant sur la communauté dont fait partie intégrante le dramaturge.

Pour être plus éclairé au sujet de cela, Molière se sert de nouveau de Sganarelle. Par exemple, les rôles de médecin joués par ce dernier dans *Le Médecin Volant*, *Le Médecin malgré lui* puis un peu dans *Dom Juan* et *L'Amour médecin*, sont de vrais renseignements sur la façon de devenir médecin au temps de son auteur-acteur. En effet, à l'époque classique surtout, même s'ils ne parvenaient guère à guérir leurs malades, les médecins étaient instruits et souvent fiers de l'être. Avant d'obtenir les fameuses "licences" dont parle Sganarelle, il fallait de nombreuses années d'étude: « Vous êtes médecin maintenant ; je n'ai jamais eu d'autres licences. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 2, scène 2, vers 23, 24)

Ces "licences" étaient tout simplement des diplômes donnant le droit d'exercer la médecine. Les futurs médecins s'adonnaient à des études que peu de gens pouvaient entreprendre. Tout d'abord, les médecins se seraient sentis profondément humiliés si leur "science" s'était enseignée autrement qu'en latin (langue que l'on parlait alors encore les écoles. Avant de commencer les études de médecine, il fallait donc obtenir, vers vingt ans, une "maîtrise es arts". Plus délicat encore, pour s'inscrire à la faculté de Paris, l'étudiant devait présenter un "certificat de bonnes mœurs" signé par trois docteurs. Par-delà tout, il devait être catholique et assister à toutes les messes de la Faculté (M. Maurette, 1966, p. 25).

Les étudiants en médecine s'appelaient "philiatres" (du grec *philo*, aimer ; et *iatros*, médecin). Leurs professeurs enseignaient vêtus d'un habit très solennel: longue robe noire et bonnet carré. C'est aussi notamment de cette sorte que se vêt Sganarelle lors de ses dernières années d'exercice de la médecine : probablement pour montrer qu'il était sorti d'une école de

médecine : « Sganarelle, en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus. Hippocrate dit que nous nous couvrons [ainsi]. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 2, scène 2, vers 5, 6)

En outre, les professeurs se contentaient généralement de dicter leurs leçons (les étudiants n'ayant pas de manuel). Les connaissances étaient donc purement théoriques, héritées des anciens et jamais contestées ni vérifiées. Sganarelle le certifie en ces termes quand il est venu soigner Lucinde : « Cette maladie est causée par (...) des vapeurs (...) ossabandus, nequeis, nequer (...) Voilà justement ce qui fait que votre fille [soit] muette. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 2, scène 4, vers 118-120)

Ironie du sort ou ironie de l'histoire, contre toutes attentes, sa fantaisie a été servilement acceptée par ses auditeurs. Effectivement, c'est ainsi que les médecins étaient considérés à cette époque. A vrai dire, il était rare, sinon impossible, que l'on s'oppose à leurs propos vides de sens. A l'ère classique, on considérait alors que la vérité se trouvait dans les écrits d'un médecin grec né vers 460 et mort vers 377 avant Jésus-Christ, Hippocrate de Cos. C'est même au nom de ce maître que l'on a refusé d'écouter ceux qui avaient découvert la circulation sanguine. Sganarelle le cite fréquemment. La formule "Hippocrate dit" suffisait pour convaincre : « Hippocrate dit que (...) ; puisque Hippocrate le dit, il faut le faire. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 2, scène 2, vers 6, 12)

Pendant ses études, le "philiatre" ne faisait jamais de travaux pratiques. En de rares occasions, il assistait à la dissection du cadavre d'un condamné à mort (seules personnes que l'église et la loi autorisaient à disséquer). Mais, ce qui comptait, c'était la parole du maître et non les observations faites par un chirurgien, toujours barbier. Dans la plupart des cas, ce dernier était souvent méprisé parce qu'il ne parlait pas le latin.

Quand il approchait vingt-cinq ans, l'étudiant passait son "baccalauréat", examen très différent de celui d'aujourd'hui, où il devait entre autres commenter une des pensées d'Hippocrate et où il prononçait un serment par lequel il s'engageait à se conformer aux règles de la Faculté. Après cela, il pouvait passer sa "Thèse". Celle-ci consistait à présenter un très long exposé sur des sujets parfois déroutants comme ce que dit ici Sganarelle : « Monsieur (Géronte), c'est une grande et subtile guérison entre les docteurs de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 3, scène 6, vers 10-13)

De toutes ces étapes, la plus sublime fut l'obtention de la "Licence", diplôme qui donnait le droit d'exercer officiellement la médecine. C'est pour ainsi dire que, quand Sganarelle déclare

dans la scène 2 de l'acte 2 du *Médecin malgré lui* qu'il n'a « jamais eu d'autres licences », cela impliquait probablement plusieurs choses, entre autres : le baccalauréat, la Thèse puis la Licence elle-même.

Néanmoins, sans "Licence", un "philiatre" ne pouvait pas être médecin, sinon seulement "apothicaire". Il était strictement prohibé à un licencié de faire ce qui revenait exclusivement à un "apothicaire" (homme qui préparait les diverses potions prescrites par les médecins, faisait les saignées et administrait les lavements). En effet, les travaux de celui-ci étaient jugés infamants. Pour comprendre le rejet de ce rôle à cette époque, Molière nous le fait découvrir par la bouche de Sganarelle. C'est avec un ton mélangé d'ironie et de mépris que ce dernier clame dit: « Ah ! ah ! Eh bien, Messieurs (Lucas et Valère), oui, puisque vous le voulez, je suis médecin (...); apothicaire encore, si vous le trouvez bon. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 1, scène 5, vers 154-156)

N'ayant aucune pratique présente à l'esprit, les médecins divertissaient les patients avec un latin particulièrement fautif. Ces traits se rencontrent encore au sein du *Médecin malgré lui* (acte 1, sc. 4), où les tirades de Sganarelle sont un mélange de mots inventés et d'extraits du "rudiment", cette première grammaire latine que le héros moliéresque s'est vanté d'avoir su par cœur dans sa jeunesse. Il disait par exemple ceci pour distraire puis divertir ses interlocuteurs : « Cabricias, arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, (...) bonus, bona, boum. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 2, scène 4, vers 91-94)

Comme Hippocrate, les médecins du temps de Molière pensaient que le corps humain contenait des "humeurs" : sang, flegme (liquide lymphatique), bile jaune et bile noire ou "mélancolie" (que l'on supposait venir de la rate). Faisant écho de cette pratique, Sganarelle dit devant un patient: « Je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par (...) certaines humeurs. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 2, scène 4, vers 86, 87)

Ces médecins prétendaient également qu'être en bonne santé correspondait à l'équilibre des quatre éléments cités ci-dessus. Pour eux, le manque ou l'excès d'une de ces humeurs ou encore leur mauvais emplacement dans le corps humain entraînait des maladies. Ils considéraient donc, logiquement, qu'il fallait soit ajouter, soit retirer certaines d'entre elles afin de rétablir l'équilibre: d'où les nombreux lavements et saignées destinés à évacuer les "mauvaises humeurs", dites "humeurs peccantes" (en latin: qui commettent des péchés).

De plus, les médecins d'alors refusaient de croire à la circulation sanguine. Ils pensaient généralement que le sang "pourrissait" en stagnant dans le corps humain et qu'il était bon d'en

ôter périodiquement : ce qui se montrait effectivement utile dans certaines classes de la société où l'on mangeait beaucoup trop et des aliments beaucoup trop riches. C'est ainsi que pour Sganarelle : « La mode en est salubre; il faut se faire aussi saigner. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 2, scène 4, vers 163-165)

La théorie sur laquelle reposait toute la médecine du siècle classique était fautive et ceux qui envisageaient de la contester se voyaient renier par la Faculté. Le refus de l'expérience est un trait d'autant plus frappant de cette époque que, par ailleurs, les médecins, dépourvus d'instruments dont nous disposons (thermomètre, stéthoscope pour "ausculter" et tensiomètre pour "prendre la tension", etc.) devaient se montrer très attentifs aux moindres signes de la maladie. Ils n'examinaient presque jamais le fond du malade, mais seulement sa forme, son apparence. Loin de réellement soigner des patients, les disciples d'Hippocrate de l'ère classique cherchaient des voies et moyens de les faire rire. Pour cerner de tels procédés, Molière utilise une fois de plus son personnage de prédilection via une de ses conversations avec Géronte, père de la malade Lucinde : « Géronte : Vous l'avez fait rire, Monsieur [Sganarelle] ; Sganarelle : Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 2, scène 4, vers 114)

S'ils ne parvenaient pas à faire rire un malade à leur portée, ils prenaient son pouls, le flairaient, regardaient attentivement ses selles et ses urines. Parfois, pour convaincre davantage les proches du concerné, ils les goûtaient même. De ce pas, pour faire comprendre l'ampleur d'un tel usage, Molière utilise de nouveau Sganarelle – celui au *Médecin Volant*. En effet, venu pour soigner Sabine, fille unique de Gorgibus, le médecin Sganarelle demande au préalable pour mieux se gargariser par la suite (scène 4) :

Y aurait-il moyen de voir de l'urine de l'égotante ?

Gorgibus.

Oui-da ; Sabine, vite allez quérir de l'urine de ma fille.

Sganarelle.

Ah (...) Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins: elle n'est pas tant mauvaise pourtant.

Gorgibus.

Hé quoi ? Monsieur, vous l'avalez ?

Sganarelle

Ne vous étonnez pas de cela ; les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie. Mais, à vous dire la vérité, il y en avait trop peu pour asseoir un bon jugement: qu'on la fasse encore pisser.

A l'époque classique, généralement, les médecins n'étaient pas en mesure de tirer de leurs observations, même très fines, les conclusions qu'il aurait fallu. Ils prirent ainsi la fièvre

pour une maladie (alors que ce n'est qu'un symptôme), considèrent le rhume comme une maladie du cerveau (on parle, d'ailleurs, toujours de rhume de cerveau), le diabète comme une maladie urinaire, car les urines d'un diabétique ont l'odeur du miel, etc. Reprenant ces usages, Sganarelle admet : « Par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la joie, et que la bile qui se répond par le corps nous fait devenir jaunes (...), donc votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance. » (*Le Médecin volant*, scène 5)

Les médecins et les apothicaires utilisaient les plantes. Ainsi, on employait la rhubarbe, la casse et la séné comme laxatifs mieux purgatifs; le quinquina pour faire tomber la fièvre puis l'opium (à petite dose) pour calmer et faire dormir. Mais, ce qui surprend plus, c'est la théorie de la "signature". Selon celle-ci, les plantes rouges guérissaient les maladies du sang, les jaunes permettaient de soigner la jaunisse ; une plante rappelant la forme d'une tête éliminait prétendument les migraines. Les pierres et les métaux précieux entraient également dans la composition de nombreux médicaments de ce siècle. Entre autres, le "fromage" que Sganarelle employait souvent dans *Le Médecin malgré lui* (acte 3, scène 2, vers 58, 59, 61-63): « Prenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre (...) C'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses. »

Etait aussi largement en usage à la période classique ou XVII^{ème} siècle "le vin émétique", vin contenant de l'antimoine, un métal dangereux dont la Faculté venait d'autoriser l'emploi. C'est ce que Sganarelle use dans *Dom Juan ou Le Festin de Pierre* (acte 3, scène 1) :

Vous voyez depuis un temps que le vin émétique fait bruire ses fuseaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits (...) Il y avait un homme qui depuis six jours était à l'agonie; on ne savait plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisaient rien ; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

Dom Juan

Il réchappa, n'est-ce pas ?

Sganarelle

Non, il mourut.

Un autre médicament d'alors qui passait pour un grand remède fut "l'or potable", en d'autres termes que l'on peut boire. Molière fait état de cet "or potable" dans *Le Médecin malgré lui* (acte 1, scène 4, vers 96), toujours et encore par le biais de Sganarelle. Cette potion n'existait pas à vrai dire. Pourtant, de nombreux médecins de cette époque appelaient de ce nom une huile contenant de la poudre d'or, du moins en théorie; car on ne disposait d'aucun moyen pour analyser la composition des produits que l'apothicaire vendait.

En termes de médecine encore, on utilisait aussi un produit presque disparu et inconnu aujourd'hui : "l'orviétan". Selon Sganarelle : « L'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés » (*L'Amour médecin*, acte 2, scène 7). Il était aussi d'usage que les médecins prescrivent des remèdes à base d'animaux comme des fourmis, des araignées, des crapauds, des cloportes, et autres. A côté d'animaux consommés en entier, on trouvait des poils, des os, des cornes ou des sabots réduits en poudre, de la moelle, du sang, du lait, des urines ou même des selles (parfois mélangées à des os). En résumé, comme le dit Molière par la bouche de Sganarelle, chaque médecin avait le droit d'avouer devant les patients : « J'ai des remèdes pour tout. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 3, scène 6, vers 77)

Quoiqu'ils soient détenteurs de plusieurs remèdes, les médecins du temps de Molière faisaient frémir les malades par l'emploi de certains médicaments comme "l'huile de petits chiens". Ils conseillaient les patients de la sorte :

Prenez deux petits chiens nouveau-nés. On coupera par morceau, on les mettra dans un pot vernissé avec une livre de vers de terre bien vivants (...) Faites bouillir pendant deux heures jusqu'à ce que les petits chiens et les vers soient bien cuits. Et ensuite mangez-en pour votre rétablissement. (H. Lefebvre, 1994, p. 107)

Même devant de semblables déroutantes injonctions parfois non médicinales, les patients quels qu'ils soient se devaient de courber l'échine. Les médecins de l'ère classique étaient considérés dans leur ensemble comme des autorités, des sommités à respecter précautionneusement. En effet, comme le confirme Molière, encore par l'intermédiaire de Sganarelle, les côtoyer consistait à comprendre d'emblée qu'ils « étaient des hommes à craindre, des hommes [d'importance puisque] la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire. » (*Le Médecin malgré lui*, acte 3, sc.11, vers 24)

Conclusion

A travers cette large description que nous venons de faire, nous avons compris que par le biais de Sganarelle, Molière laisse voir que sa comédie est conforme à lui-même et à son temps. Conformément à la sociocritique, la socio histoire et la sociopoétique, elle puise ses matières dans le milieu même. C'est un dramaturge dont l'œuvre dans sa globalité incarne son environnement le plus immédiat et apporte un témoignage irremplaçable sur la société de son temps. Oui, avec les apparitions et réapparitions de Sganarelle, il devient évident que ce personnage est simultanément la clé de la connaissance ou de la compréhension de son auteur-acteur puis de l'époque classique. Même si ce travail s'est largement voire uniquement

appesanti sur la médecine de l'ère du dramaturge, il n'est qu'un article. Ce qui veut dire que ce thème peut faire l'objet d'un livre. Du reste, il a sans aucun doute fait comprendre que le théâtre de Molière est un chef-d'œuvre tissé à base d'observations puis fortement imprégné de l'actualité de l'époque. C'est ainsi qu'une sommité littéraire confesse, après avoir observé la plupart des comédies moliéresques impliquant Sganarelle: « Et maintenant, nous qui admirons Molière aujourd'hui, il ne faut pas dans nos réalisations littéraires nous faire totalement absent ni quitter la nature d'un pas. » (J. Le Poulain, 1970, p. 49)

Bibliographie

BOUOUEY Michel et MAUBAN Maria, 1956, *Hommage au comédien Molière*, Paris, Hachette.

BRAY René, 1954, *Molière, homme de théâtre*, Paris, Larousse.

CHAMARAT Georges, 1970, "Le personnage de Sganarelle dans les comédies de Molière", *Les Annales, Revue mensuelle des lettres françaises*, n°241, novembre, p. 3-64.

COUTON Georges, 1980, *Molière: Le Tartuffe, Dom Juan, Le Misanthrope*, Paris, Gallimard.

DUCHET Claude, 1979, *Sociocritique*, Paris, Presses Universitaires de France.

DUX Pierre, 1964, "Molière parmi nous", *Les Annales, Revue mensuelle des lettres françaises*, n°165, juillet, p. 5-64.

GARAPON Robert, 1974, *Recherches sur le dialogue de Molière*, Paris, Armand Colin.

GUICHARNAUD Jacques, 1963, *Molière, une aventure théâtrale*, Paris, Gallimard.

LE POULAIN Jean, 1970, "Le rire au théâtre", *Les Annales, Revue mensuelle des lettres françaises*, n°242, décembre, p. 3-61.

MAURETTE Marcelle, 1966, "Marguerite Jamois, ou le théâtre du rêve", *Les Annales, Revue mensuelle des lettres françaises*, n°187, mai, p. 5-60.

MANUEL Robert, 1964, *Lettre inédite*, Paris, Hachette, 39 p.

MONGREDIEN Georges, 1964, *Œuvres complètes de Molière : (...) Le Médecin Volant, (...) Sganarelle ou Le Cocu imaginaire, (...) L'École des maris (...)*, Paris, Garnier-Flammarion.

RAT Maurice, 1964, *Molière, théâtre complet : Le Mariage forcé (...), Dom Juan, L'Amour médecin, Le Médecin malgré lui*, Paris, Livre de poche.

SALATI Ugo, 1966, *Dizionario Garzanti Italiano*, Milano, Aldo Editore.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-Non Commercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur(s).* Djimigwe © 2025 by [ENS-ABIDJAN](https://www.revuedjimigwe.com) is licensed under CC BY-NC 4.0 consultable sur le site <https://www.revuedjimigwe.com>